

LES GOTHAS SONT REVENUS HIER SOIR SUR PARIS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.671. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON.

Samedi
9
MARS
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. Tél. Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES DERNIÈRES HEURES LIBRES DE LA ROUMANIE

Nous avons reçu hier, de notre correspondant de Jassy, ces photographies prises avant la conclusion de la paix allemande imposée aux Roumains. Ce sont les toutes dernières qui soient parvenues à Paris.



LE GÉNÉRAL BERTHELOT, LE GÉNÉRAL PRÉSAN ET SIR BARCLAY A JASSY



S. M. MARIE ET LE PERSONNEL D'UN HOPITAL DE JASSY



LE ROI FERDINAND ET LE PRINCE CAROL QUITTENT LE PARLEMENT RÉUNI A JASSY. LE ROI VENAIT D'Y FAIRE ACCLAMER "LA GUERRE DE LIBERTÉ"
Ces documents pris à Jassy — Bucarest étant aux mains de l'ennemi — sont les derniers où s'affirme l'indépendance de la fière et malheureuse nation aujourd'hui réduite à la paix allemande. Le roi vient de lire devant le Parlement et les missions étrangères son message, acte de foi et de loyauté de la Roumanie envers ses alliés. On voit sur nos photographies le roi et le prince héritier Carol et, d'autre part, le général Berthelot, chef de la mission française; le général Présan, chef d'état-major général de l'armée roumaine, et sir Barclay, ministre d'Angleterre en Roumanie. Ils sortent du palais de l'Assemblée retentissant encore des ovations et de l'enthousiasme des assistants.

LES "GOTHAS" SUR PARIS

ILS SONT REVENUS HIER SOIR, A 20 H. 50

Plusieurs points de chute sont constatés. On signale des victimes et des dégâts.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Un raid d'avions ennemis a eu lieu. L'alerte n° 2 a été donnée à 20 h. 50. Des escadrilles étaient annoncées se dirigeant vers l'agglomération parisienne. Nos avions ont immédiatement pris l'air. A 22 h. 30, plusieurs points de chute étaient constatés. On signale des victimes et des dégâts matériels.

Les détails manquent encore.

Des renseignements plus complets seront communiqués dès que des informations contrôlées parviendront.

L'ACTION DU JAPON ENVISAGÉE EN AMÉRIQUE

Il n'y a pas de désaccord entre le gouvernement de Washington et celui de Tokio.

A lire certaines dépêches, il semblerait que l'intervention du Japon subit un retard et dépendrait encore d'un accord diplomatique. Cette interprétation serait tout à fait erronée. Les conversations qui ont eu lieu à Tokio ont fixé les bases de l'accord des Alliés et rien n'est changé à cet accord. La plupart des informations qui sont arrivées depuis ne font que revenir sur les échanges de vues qui ont précédé les entretiens de Tokio.

En ce qui concerne les Etats-Unis, l'opinion de M. Wilson reste invariable. Il reconnaît la nécessité d'une action japonaise en Sibérie. Il désire seulement, mais il désire avec force que, conformément aux principes qu'il a posés lui-même, tout soupçon d'atteinte à l'intégrité territoriale de la Russie soit écarté et qu'il n'y ait pas de doute pour le peuple russe que les Japonais apparaîtront en Sibérie orientale comme protecteurs de son indépendance.

Le mieux serait évidemment que la Russie elle-même approuvât le débarquement des Japonais comme M. Venizelos avait accepté le débarquement des Alliés à Salonique. Mais la difficulté réside dans l'absence de tout gouvernement russe véritable. Il n'y a pas de Venizelos en Russie. Il n'y a même pas de pouvoir reconnu par les puissances. La stricte observation de formalités qu'il est pour le moment impossible de remplir ne conduirait qu'à différer une intervention qui ne peut être utile qu'à la condition d'être rapide.

LA COOPÉRATION CHINOISE

LONDRES, 8 mars. — On mande de Tientsin au Daily Mail que le Japon aurait fait entendre qu'il ferait bon accueil à la coopération chinoise.

Le gouvernement chinois aurait la preuve que les Allemands ont offert d'aider les révolutionnaires russes s'ils consentaient à fonder des troubles.

Il est également établi que l'Allemagne aurait l'intention d'employer ses prisonniers de guerre en Sibérie contre la frontière septentrionale de la Chine.

La Chine espère obtenir l'appui financier du Japon et des Etats-Unis.

D'autre part, on apprend que l'ambassadeur du Japon à Londres a fait une visite prolongée au Foreign-Office.

LE TRAITÉ D'ALLIANCE avec la Russie sera publié

La Chambre avait adopté hier matin les budgets des Monnaies et Médailles, des Travaux publics et du Commerce et de l'Industrie, et un certain nombre de chapitres réservés.

Certains de ces derniers concernaient le ministère des Affaires étrangères. Un député socialiste saisit l'occasion d'interroger le ministre sur la publication récente de la lettre du tsar au président de la République :

— Est-ce un acte diplomatique ? demanda-t-il. Et, dans ce cas, comment la publication a-t-elle pu être faite avant que le gouvernement en ait délibéré ?

M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, répondit que le gouvernement avait été consulté et avait approuvé la publication. Il ajouta :

— Sir G. Buchanan, ambassadeur d'Angleterre, venait de déclarer que jusqu'au dernier moment le gouvernement impérial russe était resté fidèle à l'Alliance. Nous avions voulu montrer que, nous aussi, nous avions la même assurance. Et nous avons publié cette lettre, très élogieuse, d'ailleurs, pour un ministre socialiste, M. Albert Thomas. Voulez-vous voir la lettre ?

Plus loin, M. Renaudel réclamait la publication du traité d'alliance avec la Russie, rappelant que M. Ribot l'avait promise à la Chambre :

— On nous a toujours assuré, dit-il, que ce traité n'avait aucun caractère offensif et qu'il était purement défensif. C'est une raison de plus pour le publier ; nous montrerons par là que la politique de la France a toujours été une politique de paix.

M. Stephen Pichon déclara n'avoir aucune objection de principe à formuler contre la publication du traité :

— Je vous demande seulement, dit-il, de me permettre d'étudier la question avec le désir de vous donner satisfaction. Le jour où l'on connaît les engagements pris par la France vis-à-vis de la Russie, on s'aperçoit que notre politique a toujours été profondément pacifique et que les deux Etats ont tout fait pour le maintien de la paix en Europe. Nous sommes entrés dans la guerre pour défendre la France contre la provocation allemande. Quant à croire que des rôles personnels aient été joués en dehors du gouvernement, il n'y a là qu'une légende.

La discussion du budget continuera mardi.

CONTRE LE TRAFIC DES BILLETS DE THÉÂTRE

Marchands et agences protestent, car cette mesure condamnerait leur profession.

Voici un projet de loi qui fait déjà du bruit dans le Landerneau du théâtre : c'est celui que le ministre de l'Instruction publique vient de déposer sur le bureau de la Chambre. On sait qu'il menace d'une amende de 16 à 500 francs « toute personne convaincue d'avoir vendu ou cédé à un prix supérieur à celui affiché dans les théâtres subventionnés, ou moyennant une prime quelconque, des billets pris au bureau de location ou de vente desdits théâtres ».

Le marchand de billets que nous avons interrogé à ce sujet nous a répondu :

— Monsieur, nous sommes isolés, mais nullement disposés à nous laisser étrangler sans crier au secours. Quel mal faisons-nous ? Nous spéculons sur le plaisir ? Mais qu'on réserve la répression à ceux qui opèrent sur les articles indispensables à la vie. D'ailleurs, le mot spéculation est un peu gros. Nous avons des frais et des risques et nous avons droit au bénéfice qui nous assure l'existence. Nous ne demandons rien de plus. Nous rendons des services aux clients qui arrivent à la dernière minute et ne trouvent pas à se placer grâce à nous. Ils paient leur négociation et notre prévoyance. Quoi de plus juste ? Nous rendons des services aux théâtres, qui nous dédaignent lorsque leurs pièces font recette, mais sont bien contents de pouvoir compter sur nous dans le cas contraire. On parle de subventionnés. Savez-vous qu'à la subvention officielle nous avons parfois ajouté notre discrète commandite, engageant deux ou trois cent mille francs dans un commerce régulier ?

— Demandez ce que valent mes affirmations à ceux qui connaissent la petite histoire administrative — de l'Opéra. Ah ! ce n'est pas d'hier, mais, enfin, on ne remonte pas au temps où Roqueplan en assumait la direction entre deux chroniques parisiennes. Et à côté des subventionnés, combien de combinaisons ont réussi parce que nous y étions intéressés !

— Je me suis laissé dire que vous en avez fait aussi échouer quelques-uns par vos exigences.

— Légende ! mauvaise légende ! On dit aussi que nous raflons les places aux bureaux de location et que nous faisons la hausse à notre gré. C'est absurde ! Songez aux sommes qu'il nous faudrait convertir en papier. Les meilleurs spectacles n'attirent qu'un public restreint lorsqu'il pleut et qu'il neige comme lundi dernier. Notre métier est difficile et le client sait se défendre. Il a les petites places lorsque celles que nous lui offrons lui paraissent inabordable. Il peut remettre au lendemain la distraction qu'il croyait goûter le soir même. Bref, nous sommes des gagne-petit, et l'on ne peut condamner notre profession sans nous ouvrir des droits à une indemnité. Et, maintenant, voulez-vous, pour ce soir, deux bons fauteuils d'orchestre ?

Nous avons laissé cet homme brandissant le plan du théâtre fixé sur une plaque et nous sommes allés dans une agence. Là, on nous a déclaré :

— C'est une question qui a été déjà agitée il y a quelques années. On ne peut nous supprimer les meilleurs théâtres sans nous indemniser, comme on l'a fait pour les bureaux de placement.

— Nous avons un commerce, une boutique à gros loyer, des employés, une patente. Moyennant 3 francs de plus pour un fauteuil de 16 francs, nos clients ont des commodités que les théâtres ne peuvent leur assurer. Voici un monsieur qui offre un coupon de loge à des amis. Le coupon, un de nos cyclistes ira le porter à domicile. Nous avons à cause de cela une clientèle stable régulière. Sur un coup de téléphone nous faisons notre possible pour donner ce qu'on nous demande. Dans nombre de cas, nous ne sommes que des intermédiaires loyaux, des commissionnaires intelligents entre le public et les théâtres. Tout le monde y trouve son compte. Et, dans les autres cas, nous avons des initiatives qui n'appartiennent qu'à nous. Quelques-uns de nos clients ne nous règlent que tous les mois. Voici deux places qui nous ont été retenues hier. Chacune est de 31 fr. 80. Mais le client n'est pas venu. Les 63 fr. 60 qu'il nous a fait dépenser ne nous seront pas remboursés par le théâtre. De telles pertes sont fréquentes. Elles sont toujours pour nous, qui ne nous plaignons pas. Au surplus, notre existence est si bien connue, et à ce point légale, que ce sont les agences qui obtiennent de la Société des auteurs, et au prix d'une forte redevance, les billets dits de droits d'auteur. Il y a là une véritable concession. »

— ROGER VALBELLE.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE

Rue de Rivoli, 53, PARIS

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIEF

LA SÉANCE D'HIER AU PALAIS-BOURBON

UN GRAND DISCOURS DE M. CLEMENCEAU

"Je fais la guerre. Je continuerai à faire la guerre jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure."

PAR 400 VOIX CONTRE 75, UN ORDRE DU JOUR DE CONFIANCE AU GOUVERNEMENT CLOT L'INTERPELLATION SUR L'AFFAIRE BOLO



M. EMILE CONSTANT

M. PAINLEVÉ

M. RENAUEL

M. CLEMENCEAU

Voici les photographies des quatre orateurs — dans l'ordre où ils prirent la parole — qui se sont succédé, hier, à la tribune de la Chambre

Le débat de la Chambre sur l'affaire Bolo, qui paraissait devoir tourner court du fait de l'abstention de la Commission de l'Armée, a pris hier une ampleur inattendue. Amené à la tribune par une intervention de M. Renaudel, M. Georges Clemenceau, président du Conseil, a saisi, en effet, l'occasion d'exposer sa politique de guerre. Et il l'a fait avec clarté, dans un discours vigoureux qui a obtenu les vives approbations de l'Assemblée. Le vote d'un ordre du jour de confiance — adopté par 400 voix contre 75 — est venu clore le débat.

M. Emile Constant interpellait sur « les responsabilités gouvernementales et les compromissions révéloées par les débats du procès Bolo ». S'il demanda des explications sur les retards apportés à la transmission des rapports Casella au capitaine Bouchardon par le 2^e bureau du ministère de la Guerre, il n'en fit pas moins allusion à d'autres questions bien étrangères à l'objet de son interpellation, à la politique extérieure suivie par le gouvernement, à l'affaire Almeyda, aux poursuites engagées contre M. Leymarie. Il demanda aussi où en était l'affaire Margulies.

— Elle revient par le détour de Rosenberg, dit M. Renaudel. Qui défendra Rosenberg devant le conseil de guerre ?

M. Georges Clemenceau, président du Conseil, se leva au banc du gouvernement :

— Si vous voulez dire que mon frère a été l'avocat de Rosenberg, c'est faux ! dit-il sèchement.

En terminant, M. Emile Constant déclara d'ailleurs que son intervention avait été terminée par ces paroles de M. Albert Salles au procès Bolo : « Il m'apparaît qu'il y a deux justices : l'une pour les parlementaires, l'autre pour les autres. La République des camarades n'est pas morte ! »

— Il n'est pas vrai que la République des camarades continue, s'écria le député de la Gironde : la Chambre ne le permettrait pas ! De sa place, M. Clemenceau, président du Conseil, se déclara hors d'état de répondre à des questions visant des faits qui s'étaient passés alors qu'il n'était pas au pouvoir. Le débat paraissait clos et M. César Trouin demandait l'ordre du jour pur et simple quand M. Painlevé demanda la parole.

Une intervention de M. Painlevé

Écoute avec sympathie par la plus grande partie de l'Assemblée, et fréquemment applaudi à l'extrême gauche et à gauche, l'ancien ministre de la Guerre ma-

nifesta sa surprise qu'on ait pu l'accuser d'avoir protégé Bolo en mettant des entraves à l'action de la justice. Examinant une à une quatre légendes qui ont couru sur son administration, il en fit justice, montrant, comme il l'avait fait à la commission de l'Armée, qu'il ne saurait être rendu responsable des retards apportés à la transmission des rapports Casella. Il expliqua notamment que si le rapport d'avril n'avait été transmis qu'en septembre à la justice militaire, c'est qu'il mettait en cause, sur les simples affirmations de Sadik Yousof, un assez grand nombre de personnalités.

Comme on demandait les noms, M. Painlevé se borna à signaler ceux de Lenoir, Desouches et de M. Charles Humbert.

— Je me résume, dit l'ancien ministre de la Guerre : pendant les huit mois que j'ai passés au ministère, trois fautes ont été commises par l'état-major général : le chef de Duval a été saisi et restitué ensuite sans que le ministre en fût informé ; le rapport d'avril n'a pas été transmis à la justice militaire ; enfin une erreur lourde — que vous connaissez aussi — a été commise dans la rédaction du décret d'application de la loi Mourier. Mais en regard de ces trois fautes, que de services rendus dans le même temps par l'état-major général !

Très applaudi, M. Painlevé protesta, en terminant, contre les légendes par lesquelles on essaye de jeter le discrédit sur les meilleurs serviteurs du pays.

M. Renaudel intervint alors avec le dessein visible d'amener M. Clemenceau à la tribune.

Après avoir protesté contre les campagnes qui visent ceux qui, depuis quatre ans, ont dirigé la politique socialiste, il déclara, soutenu par les applaudissements de ses amis socialistes :

— Les affaires d'espionnage, jusqu'à M. Clemenceau ont été jugées en silence. Depuis qu'il est au pouvoir, il n'est plus question que de cela. Cette campagne de démolition se propage au dehors. Contre Painlevé, en Amérique, des rapports sont publiés pour rejeter sur le Parlement la responsabilité de l'échec de l'offensive d'avril. Un journal nous appelle le parti allemand. M. le président du Conseil est libre de répondre ou de ne pas répondre à nos paroles, qui sont inspirées d'un patriotisme égal au sien. Mais il a la responsabilité, par son silence, de laisser durer les campagnes engagées contre les principaux chefs de la République.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL A LA TRIBUNE

Cette fois, l'attente de M. Renaudel ne fut pas vaine. M. Clemenceau vint lui répondre à la tribune.

— M. Renaudel sait bien, dit le président du Conseil, que je ne peux m'expliquer sur des faits dont je ne suis pas responsable. Mais il m'accuse d'un crime politique déterminé sur lequel je tiens à m'expliquer. On m'accuse de laisser faire des campagnes. J'en suis fier. M. Renaudel et ses amis sont de grands libéraux. Ils y ont été habitués par la protection de la censure. Il fut, un temps où ce même Léon Daudet, qu'ils me reprochent de tolérer, me notait chaque jour d'infamie, et c'était ma réponse que la censure blanchissait.

Quelques rires fusèrent. M. Clemenceau se tourna vers les socialistes et leur rappela que, quelques jours avant la guerre, ils volaient contre les crédits militaires.

— On fait des campagnes contre vous. Vous vous en étonnez ? Voilà cinquante ans qu'on en fait contre moi ! Quand m'a-t-on entendu m'en plaindre ? Il n'est arrivé de répondre, de dédaigner, de ne pas lire ; et c'est là le meilleur remède. Vous voulez que j'arrête toute attaque contre vous ? Et pourtant, à mes débuts, vous applaudissiez quand j'annonçais la suppression de la censure politique. Je n'arrêterai pas les campagnes ; et si vous voulez un gouvernement qui les arrête, choisissez-en un autre que le mien.

Les républicains ne doivent pas avoir peur de la liberté de la presse.

Ces dernières paroles furent particulièrement applaudies.

Le président du Conseil poursuivit, s'adressant toujours aux socialistes.

— La question sera posée avec vous, contre vous ou sans vous, selon qu'il vous conviendra. La liberté de la presse doit être respectée par tous et pour tous. Vous avez à votre disposition les journaux, la tribune dont usait l'instinct M. Painlevé. De quoi vous plaindez-vous ? Il faut savoir défendre la liberté autrement que par des gesticulations et des vociférations.

La première doctrine, c'est la liberté ; la seconde, c'est la guerre, et c'est ainsi qu'il faut tout sacrifier à la guerre pour assurer le triomphe de la France. Il m'est arrivé un grand malheur le jour où le ministère est né : j'ai été frappé d'exclusion par M. Renaudel et ses amis ; ils ont décrété que j'étais un danger pour la classe ouvrière et pour la défense nationale.

M. Clemenceau se tourna encore vers l'extrême gauche :

— La classe ouvrière n'est pas votre propriété, messieurs, dit-il aux socialistes. Les mains de MM. Renaudel et Thomas ne sont pas plus cauteuses que les miennes ; j'en suis fier pour eux, mais ce sont des bourgeois comme moi !

De nouveaux applaudissements éclatèrent. Le président du Conseil poursuivait avec force :

— Non, je ne suis pas un danger pour la classe ouvrière. Je n'ai que le désir ardent d'aider à sauver mon pays de l'effroyable danger qu'il court.

— Il y a la manière ! cria une voix à l'extrême gauche.

— La mienne n'est pas la vôtre, répondit M. Clemenceau. Pour moi, je ne suis qu'un vieux homme que l'expérience a rendu sage. Vous me reprochez toutes sortes de crimes ! Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. Eh bien, je ne suis pas enragé !

Nettement, le président du Conseil affirma la nécessité de maintenir le moral du pays :

— A mesure que la guerre s'avance, dit-il, vous voyez se développer la crise morale qui est à la terminaison de toutes les guerres. Les brutalités, les violences, c'est la crise morale à laquelle aboutit l'une ou l'autre partie, et celui qui peut tenir le plus longtemps est le vainqueur. Et le grand peuple d'Orient qui a subi l'épreuve de siècles de guerre a trouvé cette formule : « Celui qui est vainqueur est celui qui peut, un quart d'heure de plus que l'autre, croire à sa victoire ». Voilà ma maxime.

« Toute ma politique ne vise qu'un seul but : le maintien du moral français à travers une crise comme notre pays n'en a jamais connue.

« Nos hommes sont tombés par millions, les sacrifices des classes possédantes ont été formidables à ce point que, quand on parle des riches, on est obligé de leur accoler l'épithète de « nouveaux » riches.

« Les pères ont donné leurs fils ; les malheureux habitants des régions envahies ont subi des tortures telles qu'il n'en est pas de pareilles dans l'histoire. L'aviateur Garros me disait avant-hier, dans une visite qu'il m'a faite à mon cabinet, que si l'un de nos hommes prisonniers en Allemagne ne recevait pas ses paquets de France il serait obligé de mourir de faim. Voilà la situation de ceux que nous aimons, auxquels va notre pensée, vers qui nous tendons les bras. C'est pire que tout ! Et vous venez me parler de questions de personnes ! Je ne les connais pas. Je ne les connais pas ! »

Comme les socialistes l'apostrophaient, M. Clemenceau leur dit simplement :

— Je n'ai rien fait contre vous. Je ne ferai rien contre vous ! Alors pourquoi toutes les fois que je fais un acte, m'accusez-vous de combattre la classe ouvrière ? La vérité est que vous ne trouvez pas à mourir sur ce gouvernement, mais vous ouvrez cependant les mâchoires et vous les refermez !

« Quant à nous, nous ne sommes pas au pouvoir pour assurer le triomphe d'un parti ; nos ambitions sont plus hautes ; elles visent à sauvegarder l'intégrité de l'héroïque moral du peuple français. Chacun de nous a aujourd'hui le droit de dire : « Je suis le fils d'une vieille et belle histoire ; je suis le fils d'un peuple qui a pensé, écrit, agi, et nos petits-neveux penseront, écriront, agiront de même ». Voilà pourquoi je suis au gouvernement. »

M. Clemenceau adjura ses adversaires de ne pas abriter leurs votes hostiles derrière des prétextes misérables de dossiers oubliés dans tel ou tel tiroir.

Vous voulez la paix ? leur dit-il. Moi aussi. Il serait criminel d'avoir une autre pensée. Mais ce n'est pas en bêtant la paix qu'on fait taire le militarisme prussien.

Ma formule est la même partout. Politique intérieure ? Je fais la guerre. Politique étrangère ? Je fais la guerre. Je fais toujours la guerre.

« Je cherche à me maintenir en confiance avec nos alliés. La Russie nous trahit ? Je continue à faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de capituler ? Je continue à faire la guerre, et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure ! »

Tout le monde pense de même ! s'écria M. André Lebey.

Pardon, répliqua M. Clemenceau. J'ai lu un dialogue où M. Renaudel et M. Longuet s'accusaient mutuellement de trahison. De quoi s'agissait-il entre vous au Congrès national ? De savoir si, demain, vous voteriez les crédits de la guerre.

« Complex-vous donc sur une contagion de vos idées pour arrêter la guerre ? L'exemple d'hier devrait vous déromper.

« Vous voulez la paix démocratique ? Nous aussi. Vous nous demandez nos bulles de guerre ? Nous vous les avons dites. Demandez donc ceux des Allemands.

« Je vous ai dit que la justice ferait son œuvre. Le gouvernement fera son devoir. Il poursuivra la guerre jusqu'à la paix victorieuse. S'il y en a ici qui sont disposés à refuser les crédits de guerre, qu'ils le disent ! »

M. Georges Clemenceau fut longuement applaudi. M. Renaudel revint à la charge pour déclarer son gouvernement incapable de diriger la politique extérieure et la politique intérieure du pays. Le général Pédaya et plusieurs de ses collègues déposèrent enfin l'ordre du jour suivant :

La Chambre, confiante dans le gouvernement, approuvant ses déclarations et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

A l'extrême gauche, on réclama l'ordre du jour pur et simple. Mais le président du Conseil déclara :

— L'ordre du jour pur et simple aurait, à présent, une signification de défiance. Le gouvernement le repousse !

L'ordre du jour pur et simple fut écarté par 376 voix contre 93. Puis, par 400 voix contre 75, la Chambre adopta l'ordre du jour de confiance.

Léopold BLOND.

Les Etablissements JAMET-BUFFEREAU

les mieux organisés pour apprendre Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

Succès : Nancy, Bordeaux, Marseille. - Prog. gratuit.

Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

Succès : Nancy, Bordeaux, Marseille. - Prog. gratuit.

Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

Succès : Nancy, Bordeaux, Marseille. - Prog. gratuit.

Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

Succès : Nancy, Bordeaux, Marseille. - Prog. gratuit.

Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

Succès : Nancy, Bordeaux, Marseille. - Prog. gratuit.

Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA MÉDUSE

PAR HORACE VAN OFFEL

— Mon père, raconta le lieutenant de Leuze, était un grand collectionneur. Sa demeure était remplie de panoplies et de trophées militaires.

« Nous appartenions à une famille de soldats. Un de mes ancêtres combattit à Rocroy. Mon arrière-grand-père parcourut toute l'Europe le sabre au poing. Il servit d'abord en Autriche. Après Jemmapes, il passa en France, où il devint capitaine. En 1815, il était colonel d'un régiment hollandais-belge. Mais en 1831, à Louvain, il chargea ses anciens camarades, les Hollandais, sans scrupules. Léopold I^{er} le mit à la tête des fameux Cosaques de la Meuse.

« Mon père me donna une singulière éducation. Il me fit apprendre l'escrime, l'équitation et le tir au pistolet, en oubliant tout le reste. Longtemps après, je m'aperçus que j'étais en retard de trois siècles sur mes contemporains.

« Les trésors de notre petit musée m'émerveillaient. Il y avait d'énormes fusils à pierre, au canon reluisant, des sabres de toutes les formes et de toutes les catégories : des briquets, des cimetières, des glaives républicains, des lances de la cavalerie lourde et des épées d'officiers.

« Les coiffures occupaient toute une salle. Les gigantesques shakos et les colbacks hirsutes de la garde y voisinaient avec des bicornes à la Souvarov, des képis, des talpacs, des schapskas, des mirilons de hussards et des mitres dorées du temps de la guerre en dentelles. Il y avait aussi des morions, des bourguignottes, des cuirasses et des tambours dont la caisse était ornée de jolies peintures.

« Quelques-uns de ces instruments avaient l'élégance et la grâce d'un gros œuf de Pâques décoré par Watteau ou Fragonard ! On y voyait des bergers et des bergères, des écussons, des devises ou simplement des fleurs de lis.

« Mais tout cela n'était rien, comparé aux gravures et aux images d'Épinal, accrochées un peu partout entre les baionnettes, les gibernes, les fibres, les hampe, les poires à poudre, les tonnelets de cantinière et les sabretaches.

« Les unes représentaient les sièges et les combats pompeux du règne du Roi Soleil, les autres toutes les batailles de la République et de l'Empire : le pont d'Arcole, Rivoli, Castiglione, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Wagram, Jéna, Eylau, la Moskowa, Bautzen, Lützen, Leipzig, Waterloo ! Il y avait aussi des tableaux qui rappelaient la conquête de l'Algérie, Sébastopol, Magenta et l'Année Terrible. Je revois toujours une Escarmouche de Niederbrunn, et une Bataille de Woerth avec Mac-Mahon assis sur un grand cheval blanc, cabré sous le vent de la défaite.

« Ainsi les histoires de guerre ont été le seul jeu de mon enfance. Elles m'ont servi de contes de fées d'abord, de romans d'aventures et d'amour ensuite. Jamais je ne m'imaginai que l'on pût être autre chose que soldat.

« Pour moi, la guerre était la fête des mâles, le gai sacrifice, vers lequel on marchait en chantant, vêtu de fer, d'argent et d'or.

« Avec de pareilles idées, vous pensez bien que je n'hésitai pas quand vint le moment de me choisir une carrière. A vingt ans, j'étais sous-lieutenant dans un régiment de lanciers.

« Les premières années que j'y passai furent heureuses. J'étais fier de mon uniforme, de mon métier. Puis l'inaction me pesa. Toujours des inspections et des manœuvres ! Il me sembla que j'étais devenu une sorte de fonctionnaire galonné, préposé à la garde des chevaux et des armements de l'Etat. Je me mis à désirer ardemment de vivre une grande aventure. Je pense que nous étions des milliers, en Europe, à désirer cela, par ennui, par désœuvrement. Et c'est peut-être pour cela que la grande aventure a fini par venir...

« Quoi qu'il en soit, la guerre éclata à un moment très mal choisi pour moi ! Je venais de me casser une jambe au concours hippique d'Ostende. Pendant que mes camarades se rendaient à Liège, je dus rejoindre notre dépôt avec les recrues et les invalides. Je n'arrivai au front qu'en 1915, six mois après la retraite d'Anvers.

« Le jour de ma première visite aux tranchées de l'Yser, le temps était clair et doux. Le canon tonnait faiblement. Les officiers me reçurent dans leur abri. Ils se mirent à rire de mon grand sabre et de mon revolver que j'avais cru devoir apporter.

« — Je voudrais me rendre compte, leur dis-je.

« — Rien de plus facile.

« Ils me conduisirent à l'observatoire de l'artillerie. C'était au-dessus des ruines d'une maison bombardée. Je m'approchai tout de suite d'une meurtrière.

« J'étais ému. Le rêve de toute ma jeunesse, de toute ma vie allait se réaliser. Enfin j'allais voir ! J'allais voir un champ de bataille. Un vrai champ de bataille. Le plus vaste champ de bataille qui eût jamais existé. J'allais voir, voir ! Voir en face ce terrible visage de Méduse, qui avait changé mon pays en un désert de boue et de pierres... J'allais voir... Je me penchai...

« Alors, je vis une immense plaine. Et, sur cette plaine rase, il n'y avait rien. »

Horace Van OFFEL.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LE RAID DES "GOTHAS"

L'alerte a pris fin à minuit quinze

Le nombre des victimes paraît moins considérable que lors du raid du 30 janvier.

LE SECOND COMMUNIQUÉ OFFICIEL (1 h. 50)

L'alerte donnée à Paris à 20 h. 50 a cessé à minuit 15. D'après les premiers renseignements, plusieurs escadrilles ennemies ont réussi à franchir nos lignes et ont atteint successivement la région parisienne.

Dès maintenant, il semble qu'un certain nombre d'appareils, gênés par le tir de notre artillerie et par l'activité de notre aviation, n'ont pu accomplir leur mission.

Aussitôt l'alerte, des barrages d'artillerie ont été déclenchés et un grand nombre d'avions de la défense ont pris leur vol.

Le nombre des victimes n'est pas encore connu, mais il paraît moins considérable que lors du précédent raid. Les services de guet et de secours ont fonctionné dans de bonnes conditions, et les nouvelles mesures de protection ont été efficaces. (9 mars, 1 h. 50.)

M. J.-L. DUMESNIL AU BOURGET

M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aviation, est allé au Bourget aussitôt l'alerte donnée. Il est resté sur le champ d'aviation pendant le raid et a félicité pilotes et observateurs qui tous ont pris leur vol.

LES GOTHAS ONT SURVOLÉ LE MINISTÈRE ESPAGNOL ÉGALEMENT LONDRES A DONNÉ SA DÉMISSION

Ils ont causé de très graves dégâts et fait plus de 63 victimes.

LONDRES, 8 mars. — Un premier communiqué officiel a annoncé que des avions ennemis se sont dirigés sur Londres, qu'ils ont attaqué.

Un deuxième communiqué, émanant du commandement des forces métropolitaines, donne les renseignements suivants :

L'attaque aérienne de cette nuit semble avoir été exécutée par 7 ou 8 avions ennemis, dont 2 atteignirent et bombardèrent Londres.

Les deux premiers avions ennemis s'approchèrent de l'île de Thanet, vers 22 h. 55, et remonterent l'estuaire de la Tamise.

Ils furent repoussés avant d'avoir pu atteindre Londres.

Pendant ce temps un troisième franchit la côte d'Essex, vers 23 h. 20, et prit la direction de l'ouest.

A 23 h. 45 il fut signalé sur l'est de Londres, et quelques minutes plus tard il jeta des bombes dans les districts du sud-ouest.

A 23 h. 50, un quatrième avion, qui avait également traversé l'Essex, jeta des bombes dans le nord de Londres et se dirigea ensuite vers le sud ; il survola la capitale, jetant des bombes qui lui restaient dans les districts du nord, entre 24 h. 30 et 24 h. 30.

D'autres avions ennemis, qui avaient également franchi la côte d'Essex, furent repoussés avant d'avoir pu atteindre Londres.

Certains dégâts ont été infligés aux habitations privées. Plusieurs maisons ont été démolies.

Les rapports relatifs au nombre des victimes seront publiés plus tard.

Il convient de remarquer que cette dernière incursion sur Londres a été accomplie par une nuit sans lune et malgré une brise assez forte et qu'elle a été facilitée par une magnifique aurore boréale produisant une intense réflexion sur la mer du Nord.

Les derniers rapports de la police établissent qu'il y aurait eu, à Londres, 17 tués et 46 blessés. Il semble en outre qu'il y ait encore 6 personnes ensevelies sous les décombres de plusieurs maisons.

NOUVELLES BRÈVES

La répétition des Capucines. — La générale de Paris au Bleu, qui devait avoir lieu hier soir, a été interrompue dès le début et remise à cet après-midi, deux heures et demie.

Mort de deux aviateurs suisses. — Deux aviateurs suisses se sont tués, hier matin, en faisant une chute de 80 mètres de hauteur au-dessus du champ d'aviation de Thun.

Coiffée d'un chapeau noir enroulé de violettes de Parme, une fourrure de zibeline jetée sur les épaules, souriante, Suzy Depsy gagna, vers 2 heures, le cabinet du lieutenant Gazier où l'attendait son avocat, M. Lucien Leduc.

L'interrogatoire se poursuivit jusqu'à 4 h. 30. L'inculpée argua de sa bonne foi. Son rôle se serait borné à mettre en relation Tremblez et Jay.

Grande activité des deux artilleries dans le secteur d'Ypres, entre la route de Menin et la forêt d'Houthulst.

Front italien

Dans la conque de Laghi, nos patrouilles ont efficacement harcelé l'adversaire et provoqué une vive réaction de feu.

Dans le val Rio-Freddo (plateau d'Asiago), des petits groupes ennemis qui tentaient d'atteindre notre ligne ont été accueillis par des rafales de mitrailleuses et mis en fuite.

Des batteries et des aviateurs anglais ont abattu un avion et incendié deux ballons captifs ennemis.

Des hydravions de la marine royale ont jeté deux tonnes de bombes sur des baraquements et des bivouacs ennemis à Vallée-de-Grisolera (Basse-Piave).

Front britannique

13 HEURES. — Activité de l'artillerie allemande la nuit dernière vers Ribécourt et dans la vallée de la Scarpe.

LES ALLEMANDS OCCUPERONT-ILS PETROGRAD?

Il est peu probable que nos ennemis laissent se développer le mouvement révolutionnaire.

LONDRES, 8 mars. — Selon le correspondant du Times à Petrograd, le traité de paix sera très probablement ratifié par le congrès des Soviets qui se réunira à Moscou mardi prochain. Toutefois une paix véritable est devenue impossible. Les Austro-Allemands sont l'objet de très violentes attaques dans la presse.

L'Allemagne se trouve dans l'alternative de rétablir l'ordre en Russie ou de permettre à un dangereux mouvement révolutionnaire de se développer librement.

Il est peu probable que le gouvernement allemand accepte cette dernière possibilité ; on croit donc que l'occupation de Petrograd est devenue une nécessité.

Les Allemands activent leur débarquement aux îles d'Åland

LONDRES, 8 mars. — On mande de Stockholm au Morning Post, à la date du 7 : « Les Nya Dagligt Allehanda publient un télégramme émanant des îles d'Åland, selon lequel le débarquement des troupes allemandes, commencé mercredi matin, continue rapidement. »

« Des forces considérables ont déjà été débarquées. »

La démission de Krylenko confirmée

LONDRES, 8 mars. — On mande de Petrograd que la Novaya Jizn annonce que le commandant en chef des forces bolcheviks, Krylenko, a remis sa démission à la suite d'une divergence de vues survenue entre lui et le Conseil des commissaires du peuple. (Radio.)

Une attaque allemande a été repoussée sur le front britannique

Elle s'est produite au sud de la forêt d'Houthulst, sur un front de plus de seize cents mètres.

(OFFICIEL BRITANNIQUE, 23 heures). — Ce matin, peu après le point du jour, l'ennemi a lancé, à la suite d'une grosse préparation d'artillerie, une puissante attaque locale sur un front de plus de seize cents mètres au sud de la forêt d'Houthulst ; sur la majeure partie de ce front, l'attaque a été brisée par nos feux. Sur un point, toutefois, à la gauche de notre ligne, l'attaque avait été poussée avec une grande ténacité et soutenue par des jets de liquides enflammés.

Les éléments qui occupaient quelques-uns de nos postes avancés, ont été contraints, à la suite d'une lutte très vive, de se replier sur un front d'environ cinq cents mètres.

Un peu plus tard, l'infanterie légère du Yorkshire a contre-attaqué avec un entier succès. L'ennemi a été rejeté à 300 mètres de notre ancienne ligne et a subi de fortes pertes. Notre position est complètement rétablie. Les deux opérations ne nous ont coûté que des pertes légères.

Un coup de main exécuté ce matin, à l'est de Laventie, a permis aux troupes du Sussex de ramener un prisonnier en ne perdant qu'un très petit nombre d'hommes.

Grande activité de l'artillerie allemande au cours de la journée en un certain nombre de points, notamment vers Flesquières, dans les secteurs de Givenchy, Neu-Châtel, Armentières et à l'est d'Ypres.

AVIATION. — Hier, malgré le beau temps, une épaisse brume a gêné les opérations aériennes. Nos pilotes ont cependant jeté sur divers objectifs trois tonnes et demie d'explosifs dont une sur un champ d'aviation à l'est de Saint-Quentin.

Au cours des rudes combats de la journée, un appareil allemand a été abattu. Tous les nôtres sont rentrés indemnes.

Dans la nuit du 7 au 8, nos aviateurs ont attaqué les gares de Cambrai, de Busigny, sud-est de Cambrai, ainsi que des cantonnements et batteries en activité. Cinq tonnes de projectiles ont été jetées sur ces différents points. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

L'heure d'été

A onze heures, ce soir, il sera minuit

Ce soir, 9 mars, à onze heures, pour la troisième fois depuis le début de la guerre, toutes les horloges publiques seront avancées de 60 minutes. A onze heures, il sera minuit.

Comme les années précédentes des dispositions ont été prises par les compagnies de chemins de fer. Les trains qui partent entre onze heures du soir et minuit seront expédiés suivant les nécessités du service. Pour ceux qui partent normalement après minuit, rien ne sera changé ; leur départ s'effectuera à l'heure nouvelle. En fait, ils se trouveront avancés d'une heure.

Le retour à l'heure normale est fixé au 6 octobre prochain.

LA FINLANDE SERA-T-ELLE UN ROYAUME ALLEMAND?



LES CANDIDATS AUX TRÔNES DE FINLANDE ET DE LITHUANIE

A gauche : le prince OSCAR DE PRUSSE, 5^e fils du kaiser, prétendant à la couronne de Finlande. A droite : le duc GUILLAUME D'URACH, comte de Wurtemberg, prétendant à la couronne de Lithuanie.

Bourse de Paris du 8 mars 1918

VALEURS	Cours préc. ant.	Cours du jour	VALEURS	Cours préc. ant.	Cours du jour
PARQUET			MARCHÉ EN BANQUE		
5 0/0 non libéré	87 05	88 10	1000 1/2	358	363
5 0/0 libéré	87 05	88 10	1000 1/2	358	363
3 0/0 non libéré	70 90	70 75	1000 1/2	358	363
3 0/0 libéré	57 50	57 50	1000 1/2	358	363
3 1/2	89 50	89 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	328 75	328 75	1000 1/2	358	363
1000 1/2	359	359	1000 1/2	358	363
1000 1/2	547	545	1000 1/2	358	363
1000 1/2	380	380	1000 1/2	358	363
1000 1/2	208	206	1000 1/2	358	363
1000 1/2	322	320	1000 1/2	358	363
1000 1/2	302 50	302 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	280 50	280 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	230 50	232 75	1000 1/2	358	363
1000 1/2	503	503	1000 1/2	358	363
1000 1/2	36 50	36 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	40	40	1000 1/2	358	363
1000 1/2	36 25	36	1000 1/2	358	363
1000 1/2	30 50	30 10	1000 1/2	358	363
1000 1/2	121 80	122	1000 1/2	358	363
1000 1/2	60 25	60	1000 1/2	358	363
1000 1/2	62 75	62	1000 1/2	358	363
1000 1/2	412	411	1000 1/2	358	363
1000 1/2	439	439	1000 1/2	358	363
1000 1/2	84 50	81 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	5250	5250	1000 1/2	358	363
1000 1/2	705	705	1000 1/2	358	363
1000 1/2	1082	1082	1000 1/2	358	363
1000 1/2	453	450 50	1000 1/2	358	363
1000 1/2	307	312	1000 1/2	358	363
1000 1/2	340	342	1000 1/2	358	363
1000 1/2	305	305	1000 1/2	358	363
1000 1/2	482	484	1000 1/2	358	363
1000 1/2	330	330	1000 1/2	358	363
1000 1/2	344	345	1000 1/2	358	363

MÉTALLS A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disponible, 140 £ livable 3 mois, 110 £ ; Electrolytique, 135 £ ; Etain, comptant, 319 £ ; livable 3 mois, 316 £ ; Plomb anglais, 29 1/2 £ ; Zinc, comptant, 54 £.

Achetez des Obligations de la Défense Nationale

Leur taux d'intérêt dépasse 5 1/2 %

Le Bon de la Défense nationale à 5 % peut être considéré comme le meilleur type des placements à court terme. Il faut entendre par là le prêt consenti à l'Etat par le capitaliste-acheteur, pour une durée variant entre trois mois, six mois ou un an.

Une souscription à l'Emprunt de la Défense nationale est le meilleur type de placement à long terme. Etat et prêteurs sont liés par un engagement de longue durée. Bien entendu, le prêteur peut, en tous temps, et si bon lui semble, négocier son titre en Bourse où il est coté.

Le rendement et la sécurité de ces placements sont hors de pair.

Entre l'engagement à court terme et l'engagement à long terme, voire même perpétuel, il y avait place pour un engagement d'une certaine durée. Tel fut l'objet de la création des obligations de la Défense nationale, décidée par la loi du 10 février 1915.

Ces obligations sont de deux types qui peuvent satisfaire à tous les goûts du public.

1^o Les Obligations décennales 5 % émises en 1915, dont le prix actuel est de 97 fr. 40 (première quinzaine de mars) et qui sont remboursables en 1925.

On peut les acheter et les payer avec du numéraire, des Bons de 5 et 20 francs émis à la Poste, des Bons de 100 francs et adhésifs et des Rentes 3 1/2 % amortissables.

Elles sont délivrées immédiatement.

2^o Les Obligations quinquennales 5 % émises au prix actuel de 100 francs et remboursables au bout de 5 ans avec une prime de 2 fr. 50 pour 100 francs.

On peut les acheter et les payer avec du numéraire et des Bons dans les conditions indiquées pour les Obligations décennales précitées.

Elles sont délivrées deux mois après la souscription.

BÉNÉDICTINE
TONIQUE — DIGESTIVE
« La Grande Liqueur française »

LA GRIPPE

EST GUÉRIE

RAPIDEMENT

par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes faibles et délicates.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

AVENDRE 18 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES (avec leurs ferrures, en très bon état) écrire : M. Second, 20, rue d'Enghien, Paris.

LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre ont reçu à déjeuner, à Buckingham Palace, S. Exc. l'ambassadeur d'Italie à Londres et la marquise Imperiali, ainsi que S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne et Mme Merry del Val.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Dutasta, le nouvel ambassadeur de France en Suisse, a quitté Paris pour se rendre à Berne.

— A la réception donnée ces jours derniers à Madrid par le secrétaire de l'ambassade d'Italie en Espagne et la comtesse de Viganotti se trouvaient : lady Hardinge, princesse Pio de Saboya, comtesse de Velle, M. Le Breton, membre de la Chambre des députés d'Argentine ; le ministre de Roumanie, comtesse de Romilla, Mme de Llovera, M. Wilson, attaché à l'ambassade des Etats-Unis, etc.

INFORMATIONS

— M. Philippe Hennessy vient de donner, à Nice, un déjeuner auquel étaient conviés : princesse E. Cantacuzène, marquise de Maillé, lord et lady Bateman, comtesse de Waresque, lord et lady Michelham, baronne de Jouvenel des Ursins, Mme Benoit de Miquel, comte de Saint-Phalle, don Umberto Larco del Valle, sir Robert Hay Drummond Hay, M. John Nash, M. Stern, capitaine Jefferson Davis Cohn etc., etc.

NAISSANCES

— Mme Jacques de La Presle, née Portais, vient de mettre au monde un fils appelé Thibaut.

— Lady Edward Grosvenor a donné le jour à une fille, à Londres.

FIANÇAILLES

— Le lieutenant Jean Brière de La Hossaye, inspecteur des finances, chevalier de la Légion d'honneur, fils de M. René Brière de La Hossaye et de Mme, née Machart, épousera prochainement Mlle Sabatier, fille de M. Maurice Sabatier, ancien président de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et de Mme, née Polonceau, tous deux décédés.

— On annonce les fiançailles du comte de Saint-Germans, M. C. des dragons de l'armée britannique, avec lady Blanche Somerset, fille aînée du duc et de la duchesse de Beaufort.

MARIAGES

— Le samedi 2 mars a été béni, en l'église Notre-Dame-de-la-Miséricorde de Passy, le mariage de M. Jean Le Besnerais, sous-lieutenant pilote aviateur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Anne-Marie Carbonel-Téqui.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du baron Robert Oppenheim, qui vient de succomber à New-York. Il était le frère de la baronne de Baye, de la marquise de Saint-Jean-Lentilhac et de la comtesse Raoul de Quelen.

De Mlle Labourdette, infirmière de la Société de secours aux blessés militaires, qui a succombé à l'hôpital militaire de Gravelines, aux suites des fatigues éprouvées dans son service ;

De M. Armand Thévenin, maître de conférences à la Sorbonne ;

Du marquis de Roux de Puivert, décédé à Paris.

BIENFAISANCE

— La matinée donnée par Mme Gouttenoire de Tourny au profit de l'œuvre du Paquet du Soldat dans la tranchée a obtenu le plus grand succès. Une nombreuse assistance applaudit avec enthousiasme le très beau programme dont le « clou » fut une très spirituelle saynète de Courteline, interprétée par les deux grands artistes que sont Mme Jeanne Granier et M. Signoret et dont le succès sans égal fut partagé du reste par Mlle Marie-Léonide en de très belles poésies, M. Paul Fournier, Mlle Y. Chazal, Cléo de Mérode, M. Dominique Bonnaud, etc.

"BRETTELLES GALLIA"

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Portrait, en couleur à l'huile sur toile, souvenir inaltérable des chers disparus. Bas prix pendant guerre. Pas d'argent avant d'avoir accepté le portrait. Envoyer photo à Union Artistique, 1, rue Denfert-Rochereau, Grenoble.

Château de la Côte d'Azur (B.D.R.) v.s. réc. huile d'olive 54 f. bidon 10 lit. 10 f. gar. c. rem. table 50 f. blanche 48 f. bidon 10 lit. 10 f. gar. c. rem. M. Votto 76 f. St-Savournin, Marseille. cuit sup. 36 f. mixte 28 f. colis 10 kil. 10 f. gar. c. rem. Sav. A. B. case 47 Capucines, Marseille.

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur

BEAULIEU — S. MER. L'Hôtel Métropole ouvert. Vaste parc. Bd Mer.

CAP-D'ANTIBES — LE GRAND HOTEL 64 parc. Séj. tranqu.

MENTON — Gd Hôtel ASTORIA et Restaurant. Le plus récent. M. St. Eau cour.

MONTE-CARLO — Bristol Majestic. Condamine. Face mer. 2 m. Casino

NICE — RIVIERA-PALACE

CLIMIEZ



Sejour idéal. — Parc de 30.000 mètres. Service d'autobus entre l'hôtel et le Casino.

NICE — HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL

NICE — L'ATLANTIC Le plus récent.

NICE — HOTEL NEGROSCO

NICE — LA COTE D'AZUR et les Alpes Françaises — publie chaque semaine la liste officielle des étrangers. L'Office de la Côte d'Azur renseigne sur villas, pensions, hôtels et sur toute la Riviera. — Reçoit les abonnements pour Excelsior.

La Montagne

VERNET-BAINS — (Py-Orient). Thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEGRÉ, administr.

EXCELSIOR
SUZY DEPSY GRAVIT L'ESCALIER DU PETIT PARQUET



L'EX-INTERPRETE DES "NOUVEAUX RICHES" N'AIME PLUS LA PUBLICITE PHOTOGRAPHIQUE
Nous avons photographié hier Suzy Depsy, à son arrivée au Palais. Elle ne donna à l'objectif qu'une partie de son visage, dérochant l'autre partie dans l'ombre de son étoile. M^{re} Lucien Leduc, défenseur de l'inculpée, est à ses côtés. Il l'assista pendant l'interrogatoire que lui fit subir le lieutenant Gazier.

B L O C - N O T E S

L'INDUSTRIE la mieux protégée de France, depuis la guerre, est celle de la broderie. Je ne sais qui est à la tête du syndicat des brodeurs et brodeuses, en ce moment, mais, à coup sûr, c'est un homme adroit et débrouillard. Il a réussi ce double tour de force de multiplier le travail et de ne jamais manquer de matière première. Il est vrai qu'il a eu l'idée de génie d'inventer la broderie de guerre !

C'est lui, n'en doutez pas, qui a développé chez les concierges et les voyageurs du Métro cette embuscomanie soupçonneuse qui a, peu à peu, les timides humains à prévenir les interrogations désobligeantes en résumant, à grands traits, sur leur thorax ou leurs biceps, leur situation militaire. Tout un code de signaux optiques, tout un langage conventionnel brodé au passé, au sablé, au plumetis ou au point de tige apparut sur les promeneurs, confondant d'avance les observateurs malveillants. D'un coup d'œil, désormais, on put « faire le point » sans se tromper. On additionna les mois de front, les blessures, les citations de tous les degrés, et l'on repéra l'arme, le grade, la spécialité et la fonction sans avoir à entamer un interrogatoire.

Bientôt, tous les uniformes furent couverts d'insignes et de chevrons. On attaqua résolument la clientèle civile. Nous eûmes les brassards des ouvriers, la grenade des métallurgistes, l'ancre de la marine marchande et l'AV des travailleurs de l'aviation. Il fut fortement question de broder sur le corsage des valeureuses mères de famille le compte courant exact de leur progéniture.

Aujourd'hui, après avoir inventé l'AX de l'auxiliaire, on a exécuté de brillantes variations sur les « foudres » et sur le numéro de la section. Et l'on vient de trouver l'S des hommes en surris d'après.

Mais il faut s'organiser. Il faut préparer la nouveauté et lancer les prochains modèles. On va étudier un R 1 et un R 2 pour les réformés des deux espèces. Peut-être pourra-t-on préciser le motif de la réforme par une discrète indication anatomique : petit cœur de soie rouge pour les cardiaques, pousmons d'argent pour les bronchiteux, chevron stomacal ou abdominal pour les troubles gastriques ou l'entérite, et gracieux lacs de filigrane pour symboliser les varices...

Après... on trouvera autre chose. Que diriez-vous d'un verre d'eau pour le concierger chargé de la propagande, d'une paire de ciseaux d'or pour les censeurs, et pour les policiers discrets, d'un petit masque — un joli petit masque aux dents blanches ?... EMILE.

Sainte Odile

La promotion qui va sortir cette année de Saint-Oyr portera le nom de sainte Odile, patronne de l'Alsace.

Nos jeunes officiers auront ainsi dans les célestes pourpris une auguste protectrice.

« Sainte Odile était fille du duc Adalric, qui, dans la seconde moitié du septième siècle, administrait l'Alsace pour le compte des Mérovingiens. Il était attaché à la famille des Pépins, grands propriétaires entre la Meuse et la Moselle, et qui, bientôt, allaient donner la dynastie des Carolingiens. A la suite de divergences politiques, Adalric marqua saint Léger et saint Germain. Au reste, bon chrétien. Il eut des remords et bâtit le couvent expiatoire dont sa fille Odile fut la première abbesse. »

Vous pensez peut-être que nous avons emprunté ces notes à la fameuse Vie des Saints de Godescard, ou à quelque autre ouvrage hagiographique.

Eh bien ! point du tout. Nous devons ces pieux renseignements à la dévotion de M. Maurice Barrès, qui les publia dans son livre : Au service de l'Allemagne.

M. Maurice Barrès voit dans sainte Odile

l'incarnation de l'esprit chrétien et romain qui, en Alsace, s'opposa, dès l'origine, à la barbarie germanique et dont la tradition fut recueillie par la civilisation française. L'illustre écrivain se souvient avec attendrissement du pèlerinage qu'il fit au couvent de sainte Odile. Il y trouva l'occasion de cultiver son « moi ».

C'est à peu près la seule chose qu'il put cultiver sur les sommets rocheux d'Alsace.

LA CROIX NOIRE

Dans l'ombre de la charité, sans titre officiel, sans croix rouge, sans même la récompense de sentir que leur venue fait de la douleur, des femmes de bien accomplissent une tâche émouvante.

Le hasard m'a fait connaître l'une d'elles, dont je veux parler, quoiqu'il s'agisse d'une tâche de silence et presque de secret. Mais je sais que son cas est loin d'être unique. La même pensée est venue à d'autres qui, volontairement, comme elle, ont fait le même geste.

Ce geste a été de s'offrir à la mairie de la ville, comme émissaire de la douleur.

Quoi de plus atroce pour une mère, pour une épouse, pour une sœur, de recevoir en plein cœur le choc d'une mauvaise nouvelle, concernant un soldat très cher, et de la recevoir par la bouche naïve ou maladroitement quelque bureaucrate sans tact, commis à cette difficile corvée ?

Pour apporter le pli fatal et l'accompagner des phrases qu'il faut, ne vaut-il pas mieux que ce soit une autre femme, comme celle qui va pleurer ? Elle saura mieux adoucir, s'il est possible, l'horreur du chagrin.

Et la mairie a accepté cette volontaire, au grand courroux d'un employé qui touchait trois francs pour ce genre de course de deuil et arrivait, grotesque, en chapeau haut de forme, faire, à l'appui du douloureux avis, tout un discours patriotique.

A sa place, maintenant, une femme s'implément, vient avec douceur annoncer ce qui doit être annoncé.

Elle a, pour consoler, cet argument qui est vrai et qui, peut-être, lui a donné l'idée de cette charité :

Elle aussi a perdu son fils à la guerre. — HENRY DE FORGE.

Les avocats et les sursis

A force de réclamer des tribunaux le sursis à l'exécution des peines, beaucoup d'avocats avaient fini par penser que l'intermédiaire des magistrats leur était nécessaire pour l'obtenir, dans leur propre cause, en cas de mobilisation. Et la Chancellerie transmettait leurs demandes...

M. le ministre de la Guerre vient de s'aviser que cette transmission ne s'imposait pas et il en a fait part à son collègue de la Justice en ces termes, qui sont de sa meilleure plume :

Dans mon opinion, la profession d'avocat ne rentre pas dans la catégorie de celles dont l'exercice intéresse la défense nationale ou la résistance économique du pays ; d'ailleurs, le contingent des membres du Barreau qui ne se trouvent pas sous les drapeaux doit être suffisamment important pour permettre la bonne administration de la justice...

Ainsi le Tigre, d'une griffe délicate à travers les barreaux, veille au maintien de l'Ordre.

Sous la Coupole

Nos poils font de l'archéologie et nos archéologues retrouvent dans le passé les plus brûlantes actualités de guerre.

Deux officiers du front vosgien, le lieutenant Picard et le médecin-major Dubreuil-Chambardel, viennent de faire, aux environs de Mirecourt, des fouilles si intéressantes que M. Camille Julian a voulu en signaler, hier, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les résultats. Tout un cimetière mérovingien mis à jour : trente tombes et l'un des plus riches mobiliers funéraires que l'on

connaisse, poteries, ceinturons, chaînes, objets de toilette, etc.

D'autre part, le comte Paul Durrieu a présenté, hier également, à ses confrères de la même Académie une curieuse miniature de 1395 représentant unies, — comme le sont aujourd'hui les drapeaux des deux nations, — les armes et les couleurs de la France et de l'Angleterre. Et cette miniature ornait une épître de Philippe de Mézières invitant le roi Richard II d'Angleterre à s'unir à la France pour délivrer Jérusalem et la Terre Sainte du joug musulman.

LE PONT DES ARTS

M. Jules Boucherit, dont le premier concert a eu un succès triomphal, donnera un deuxième récital de violon avec orchestre, vendredi 15 mars en matinée, salle des Agriculteurs. Orchestre sous la direction de M. G. de Launay.

Une nouvelle édition du Guide de l'Ecrivain, de M. Robert Morche, vient de paraître.

Un comité américain, formé sur l'initiative de M. N. Thomas Lamont, de New-York, et un second, constitué à Paris, et comprenant M. W.-G. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France, sont en train de réunir, par souscription publique, les sommes qui serviront à ériger chez nous un monument commémorant la victoire de la Marne.

LE VAILLEUR.

THÉÂTRES

AU GRAND-GUIGNOL

Le Grand-Guignol a renouvelé son affiche ; mais on est toujours sûr de passer une bonne soirée, et une mauvaise nuit.

La proportion d'horreur et de gâté est la même que de coutume. Le drame, intitulé : Le Crime, est de M. Maurice Level ; la farce, ou le proverbe : Il faut toujours fermer les persiennes est de MM. Yves Mirande et Henri Geroule. Ces noms seuls, et ces titres, nous dispenseraient d'en dire plus long.

Pourquoi cependant faut-il fermer ses persiennes ? Parce que, si vous ne prenez pas cette utile précaution, la voisine, qui peut avoir bu et rentrer chez elle par la fenêtre, peut se tromper de fenêtre et, par la vôtre, rentrer chez vous.

Quant au Crime, c'est une pièce fort bien conduite, où l'on voit deux étudiants assassiner une femme, la mettre dans une malle, et faire de vains efforts pour la démenager ; la concierge s'y oppose, et la loi sur les loyers n'était pas encore promulguée avant hier soir. L'un des deux meurtriers devient fou et fait des aveux. Tout cela, qui pourrait ne faire qu'un gros effet, en fait un grand, et l'on songe parfois à Dostoïevski.

Les trois autres morceaux du programme sont deux petites pièces en un acte : Direct au Cœur, de M. Félix Guitrain, et Les Inséparables, de M. N. Ségur ; plus, une bonne adaptation de La Chule de la Maison Usher, d'Edgar Poe, par M. E. M. Laumann.

Abel HERMANT.

Comédie-Française. — C'est lundi, en soirée, qu'aura lieu la première des Noces Corinthes, de M. Anatole France, dont l'œuvre sera accompagnée d'une partition inédite de M. Henri Büsser.

Un gala belge aux Champs-Élysées. — La matinée de gala qui aura lieu le 15 mars au Grand Théâtre des Champs-Élysées, au profit des Foyers du soldat belge, de l'hôpital du lycée Foyers et des Petits tuberculeux belges, s'annonce brillamment et ceux qui désirent y assister feront bien de se presser de retirer leurs places au bureau de location, 9, rue Laffitte. Ce sera certes une des manifestations artistiques et patriotiques belges les plus intéressantes qu'on aura organisées depuis la guerre. La pièce : Le Héros d'une Nuit de Noël comporte un grand déploiement de mise en scène ; c'est une véritable féerie dans laquelle l'auteur, M. Jean-François Fanson, s'est efforcé de décrire ses compatriotes avec la même précision et le même pittoresque que dans Le Mariage de Mlle Beulemans, de joyeuse mémoire. Cette fois, il

jouera lui-même un des principaux rôles de son œuvre. La partition de M. Léon Jongen sera exécutée sous sa direction, par les Concerts Colonne-Lamoureux, ce qui ne sera pas un des moindres attraits de ce gala.

Capucines. — Ce soir, à 8 h. 30, première représentation de Paris au Bleu, revue en deux actes ; Une Petite Fois, comédie en un acte ; Pour dire quelque chose de prologue en vers libres. Demain dimanche matinée.

Apollo. — Mardi 12 mars, répétition générale (sur invitations) de : En Perm... revue dévillée en 3 actes de M. Henri Kéroul et Francis Gally. Mercredi 13, première représentation.

Gaumont. — Aujourd'hui, mat. 14 h. 45. Demain, deux dernières : C'est la Noubia.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

POURQUOI? GROCK

l'un des protagonistes de la célèbre

REVUE NOUVELLE

et que personne ne parvient à imiter.

Avec cet admirable artiste et la talentueuse

NAPIERKOWSKA

et DEVILDER

LES FOLIES-BERGÈRE

NE DESEMPLEISSENT PAS !

Aujourd'hui MATINÉE POPULAIRE

FAUTEUILS : 1, 2, 3 Francs

VENEZ APPLAUDIR

Une dernière fois, au

THÉÂTRE FEMINA

La Grande Revue qui n'aura

« CHUT ! » plus que

Avec Régina BADET représentations

DEMAIN DERNIÈRE MATINÉE ET SOIRÉE

LE BON THÉÂTRE

32 ter, QUAI DE PASSY

Dimanche 10 mars, à 2 h. 1/2, représentation de

LES OBERLE

Location 4, aven. de Breteuil. Tél. Saxe 66-12

IMMENSE SUCCÈS

BA-TA-CLAN

de la Grande Revue « C'EST ÇA ! »

GALAN MORINS VENIAT

et de TENDER

Roq. 30-12 et une troupe de jolies femmes

DEMAIN MATINÉE ET SOIRÉE

La Journée :

Opéra, 7 h. 30, Rigoletto.

Comédie-Française, 7 h. 40, l'Occasion, Mon-

sieur Scapin, le Joueur d'illusion.

Opéra-Comique, 1 h. 30, Paillasse, Lakmé ; 8 h.

Werther.

Odéon, 2 h., M. Alphonse, la Corde sensible ;

7 h. 45, Marion Delorme.

Gaité-Lyrique, 8 h., le Domino noir.

Vauvilliers, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry).

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Un soir au front.

Antoine, 7 h. 45, Antoine et Cléopâtre.

Trion-Lyrique, 2 h. 15, le Directeur de thé-

âtre, l'Œuvre du Caïre ; 8 h., la Mascotte.

Châtelet, 8 h., la Course au bonheur.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches.

Variétés, 8 h. 15, Mon Bébé (Max Dearly).

Th. Réjane, 8 h. 15, Zaza, avec Jane Yvon (des-

nières).

Apollo, 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel (des-

nières).

Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des

dames seules.

Gymnase, 8 h. 30, Kiki.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, la Dame de chambre.

Théâtre de la Renaissance, 8 h. 30, Mon jeudi.

Renouveau, 8 h. 30, Xantho chez les courtisanes.

Cluny, 8 h. 30, la Fugue à l'oreille.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Train de 8 h. 47.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.

Femina, 8 h. 30, Chut ! revue. Régina Badet.

Capucines, 8 h. 30, Paris au bleu ! revue ; Un

petit fois, Pour dire quelque chose.

Th. Michel, 8 h. 30, l'Ecole des Cocottes.

Grand-Guignol 8 h. 30, le Crime, Direct au

cœur.

Scala, 8 h. 15, la Gare régulatrice.

Comédie-Marin, 2 h. 30 et 8 h. 30, les Humi-

dés.

Déjazet, 8 h., la Dame de chez Maxim's.

Caumartin, 2 h. 45 et 8 h. 45, C'est la Noubia.

Th. des Arts, 8 h. 30, les Surprises du divorce.

Concerts Pasdeloup (Cirque d'Hiver). Tous les

jeudis, à 3 heures.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 2 h. 30 et 8 h. 30, la

Revue nouvelle, avec Grock et Napierkowska.

Olympia (Centr. 44-68), 8 h. 30, spectacle de

musique-hall et 20 numéros sensationnels.

Casino de Paris, 8 h. 30, Gabr. Deslys, Harry